

**Intervention pour les assises des EDC 2016 : « dirigeant dérangeant »  
Pour devenir dérangeant, accepter d'être bousculé**

**Alain Thomasset, sj  
Centre Sèvres- Facultés Jésuites de Paris**

Pour être dérangeant, un dirigeant ne doit-il pas d'abord accepter d'être dérangé, bousculé ? Personne ne peut décider d'être dérangeant de soi-même. Sauf exception, ce n'est pas un acte délibéré (on ne choisit pas de déranger pour déranger) mais une conséquence d'une attitude intérieure et d'une pratique visible lorsqu'elles se trouvent face à ce qui leur résiste. Ce qui dérange c'est l'amour vécu quand il rencontre la haine, c'est la vérité à l'œuvre lorsqu'elle s'oppose au mensonge, c'est la pratique de la justice au sein d'une situation violente d'injustice ou de corruption, c'est la miséricorde en action face à l'envie de condamner, ce peut être aussi parfois la désobéissance face à une loi injuste ou inique. Mais pour vivre cela, un changement de regard est indispensable et nous avons à nous confronter à notre propre insensibilité, à notre propre aveuglement, à notre propre mensonge, ce que la tradition chrétienne a appelé aussi le péché. Nous serons dérangeant assurément si nous sommes disciples du Christ mais encore faut-il que nous le soyons en vérité, que nous soyons témoins de « l'amour dans la vérité », comme le disait le pape Benoît XVI.

Ce qui nous bouscule, c'est en premier lieu la « Parole de Dieu faite chair » qui, comme pour Jean Baptiste dans le sein de sa mère, doit nous surprendre, nous faire tressaillir de joie, d'espérance, de reconnaissance. C'est aussi la parole de Dieu qui se dit à travers nos collaborateurs, nos familles, notre entourage, nos rencontres mais encore –et peut-être surtout- - à travers l'expérience des plus petits qui ont une expérience unique de la vie et de Dieu à nous faire partager. Ce qui nous surprend c'est que « la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres » (Lc 4, 18 ; 7,22).

Pour notre propos, je vous invite à un petit voyage pour changer notre regard, en particulier à la lumière de l'Évangile. À la suite du pape François, j'aimerais ensuite montrer que nous sommes invités à un changement radical qui touche à notre représentation du monde, à nous laisser surprendre en entendant la clameur des pauvres et la clameur de la terre.

### **I. Être attentif à notre perception du monde**

Comment regardons-nous la réalité autour de nous ? À quels éléments sommes-nous sensibles et, à l'inverse, à quels aspects sommes-nous indifférents? Lorsque nous décidons et agissons, nous faisons toujours une analyse de la réalité qui nous entoure, mais il est des points que nous mettons en lumière et d'autres sur lesquels nous restons aveugles.

Dans le domaine de la psychologie morale, la perception morale est la qualité nécessaire pour voir les traits moralement pertinents d'une situation donnée et pouvoir y répondre de manière appropriée<sup>1</sup>. Elle est un préalable indispensable avant de considérer quelle mesure nous avons à prendre (la délibération) et avant de décider ce que nous devons faire (le jugement). En effet comment en arrivons-nous à décrire une situation comme un problème de

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet le livre de William SPOHN, *Jésus et l'éthique. 'Va et fais de même'*, Lessius, 2010.

justice par exemple ? C'est notre faculté de perception qui nous indique que dans telle situation une injustice est commise. Mais il se peut que notre vision soit trop étroite ou conditionnée par des préjugés qui nous empêchent de voir le problème. Lorsque les premiers rédacteurs de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 par exemple ont écrit dans l'article premier que « tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droit », cela ne concernait dans leur esprit qu'une partie de l'humanité (essentiellement les hommes éduqués ou les propriétaires). Il fallut du temps et l'élargissement progressif de la conscience morale pour prendre en compte le fait que cela concernait aussi et concrètement les hommes qui travaillaient pour d'autres, les esclaves et les femmes. Notre imagination peut être inconsciemment bloquée par notre culture, notre éducation, notre manque de connaissance de la situation des autres. Lorsque nous délibérons sur ce que nous avons à faire, notre perception première a souvent besoin d'être aiguisée par un examen plus attentif des contours de notre action. Percevoir ce qui est moralement pertinent dans une situation donnée exige un discernement adéquat des conditions particulières de l'action.

Prenons un chef d'entreprise qui se demande comment fixer des salaires justes pour ses employés qui réalisent différentes fonctions dans son usine. Ce directeur est une personne de bonne maturité morale, sensible à certains problèmes moraux, en particulier à cause de possibles discriminations. Sa réflexion peut commencer par essayer d'appliquer un principe général : « les égaux doivent être traités de manière égale ». Mais comme dans toute question de justice il peut se demander ce que le terme « égal » signifie. Il peut par exemple interdire qu'il y ait des salaires différents pour des hommes et des femmes travaillant sur le même poste. Mais est-il discriminatoire de payer les travailleurs à la chaîne davantage que les gens des bureaux et moins que les conducteurs de camions ? De manière à déterminer ce qui est juste le directeur doit connaître les conditions du travail et sa pénibilité, les niveaux de qualification, la valeur ajoutée relative du produit en rapport avec la fonction en question, les préjugés historiques contre un salaire adéquat pour telle catégorie de personnes, etc. Dans notre perception immédiate, l'affectivité peut jouer un grand rôle car nos émotions peuvent nous diriger vers tel engagement ou au contraire le repousser. La perception immédiate, cependant, peut-être corrigée par l'expérience et la réflexion. Dans le cas du directeur d'usine, sa sensibilité peut être renforcée par des discussions sur la justice au travail qu'il a eu dans son équipe EDC. S'il connaît les conditions concrètes d'exposition au stress de ses travailleurs de guichet, il peut aussi être plus enclin à écouter leurs revendications que s'il croit que seuls les ouvriers à la chaîne sont exposés au risque. Il se peut également qu'il remarque que l'une des techniciennes est plus productive que les autres. Elle anticipe les problèmes, elle connaît les limites des programmes, elle coordonne les innovations avec les autres programmes de l'usine. Le directeur réalise que son salaire n'est pas à la hauteur de sa contribution. Mais s'il la payait davantage, ses collègues seraient-elles offensées ? S'il écrit une bonne évaluation à son sujet, ne risque-t-elle pas d'être promue à la direction générale et de quitter son équipe ? S'il augmente son salaire, les syndicats vont-ils objecter ? Le directeur peut peser la valeur morale tous ces facteurs, même s'il sait que certains ne sont pas très justes. Remarquer ces différents éléments plus ou moins émotionnels fait partie d'une bonne perception, mais ne veut pas nécessairement dire savoir comment faire. Quelques principes de justice l'aideront sans doute à aiguiser son intention intuitive vers un jugement moral à ce sujet. Dans tous les cas, sa conscience émotionnelle travaillera avec sa réflexion rationnelle pour le guider vers l'action.

Notre perception est essentielle mais elle est toujours partielle, partielle, souvent déformée. Si voulons décider en nous mettant à la suite du Christ, cela suppose pour nous de le faire selon les valeurs du Royaume que Jésus annonce. Et la première chose à réaliser est de transformer notre regard.

### **I-1. Changer de regard...**

Le sens commun de la règle d'or « ne fais pas faire à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse » enseigne la stratégie fondamentale de l'empathie : comment me sentirais-je si j'étais à la place de cette personne concernée par telle décision ? Or l'empathie et la compassion ne sont jamais universelles. L'histoire, la race, la classe, le genre, l'idéologie peuvent faire que certaines personnes sont très sensibles aux problèmes particuliers de leur groupe tandis qu'elles sont insensibles aux mêmes souffrances du groupe voisin. En prendre conscience aide à améliorer la qualité de sa perception morale. Comme homme blanc éduqué d'un pays riche je peux avoir du mal à me mettre à la place d'une femme noire pauvre et sans instruction.

L'imagination que nous utilisons dans toute décision rappelle aussi certains modes de pensées à partir de l'expérience passée. Dans notre cas, le directeur possède une histoire personnelle, façonnée par sa famille et la société. Il a intégré certains *préjugés*. Supposons par exemple que sa technicienne talentueuse soit d'origine asiatique et qu'il pense que les Asiatiques sont naturellement doués et organisés pour le travail informatique. Il peut trouver normal sa situation. Mais à l'inverse, il peut aussi inconsciemment avoir certains ressentiments contre les femmes asiatiques depuis le temps de l'école. Il se peut qu'il soit mal à l'aise avec des femmes compétentes. Il peut aussi craindre que la récompenser la rende ambitieuse et qu'elle finisse par prendre son propre travail. S'il est conscient de ses préjugés ou de ses craintes, il peut les contrecarrer ; s'il en est inconscient ils peuvent aisément déformer sa perception. Chacun de ces préjugés bloque la sorte de transfert empathique sur lequel la règle d'or repose. Ils renforcent la croyance que cette femme est suffisamment différente de lui pour ne pas imaginer facilement ce qu'elle pourrait ressentir s'il était dans sa situation.

Ce constat appelle donc de sa part une vigilance particulière et l'apprentissage de bonnes habitudes dans sa manière de percevoir les questions. Comme dans toute situation complexe, cela exige une sorte de doigté ou de *sagesse pratique* qui est précisément celle de l'homme vertueux. Une perception morale ajustée inclut dès lors une série d'attitudes à développer : l'habitude d'une considération sérieuse des données, les vertus de respect et d'empathie pour être capable de comprendre les espoirs et les peurs des autres, la prise en compte de l'expérience qui nous enseigne comment nous placer dans une perspective plus large, la connaissance honnête de soi-même à propos de nos préférences et de nos préjugés, l'humilité de rechercher le conseil des autres pour élargir notre propre vision. L'histoire de Jésus appelle ses disciples à développer ces capacités de *voir* de manière juste et aimante. Formée par les histoires et les symboles de l'Écriture, notre imagination peut détecter les déviations de notre regard, repérer des schémas d'action pertinents et improviser des solutions créatives dans de nouvelles situations. La conversion exige de faire face à notre cécité et à notre résistance à nous engager avec des gens qui sont nous semblent menaçants ou repoussants. La

transformation de notre perception morale commence avec la reconnaissance que nous sommes *aveugles*, ou au moins sélectif dans notre empathie et notre compassion. La parabole du bon samaritain peut nous aider à en prendre conscience et inviter notre sens de l'empathie à devenir plus universel. L'histoire de Jésus touche aux racines de notre résistance et nous appelle à la conversion.

## I-2. .... À l'école de l'évangile

La fréquentation de l'évangile nous invite à changer notre perception du monde. Les paraboles de Jésus en sont un bon exemple. Elles nous invitent à voir le monde avec les lunettes du Royaume de Dieu. Pour changer le monde et le rendre conforme au Royaume, il faut changer de lunettes<sup>2</sup>. La parabole du bon samaritain (Lc 10,29-37) est un bon exemple de paradigme de la *perception* et de la *cécité*. L'histoire que Jésus raconte cherche à répondre à la question du scribe : « Et qui est mon prochain ? ». Trois hommes (le lévite, le prêtre, le samaritain) rencontrent un homme blessé sur la route, mais à proprement parler un seul le voit vraiment, le samaritain. Pour les deux autres, il est dit « il le vit et passa outre ». L'homme étendu sur le bord de la route entre dans leur champ de vision mais pas dans leur champ d'action et de compassion. Rien n'est dit sur leur sentiment ou leur raisonnement. Ce qui permet en quelque sorte à chacun d'y mettre ses propres justifications. Ne peuvent-ils supporter de voir la réalité car celle-ci est menaçante ? La situation désespérée de l'homme blessé complique-t-elle leur voyage ? Risquent-ils d'être souillés au contact d'un tel homme ? Pourquoi, à l'inverse, le samaritain vient-il en aide à l'homme blessé ? Nous ne le savons pas davantage. Simplement, il voit la victime, il est ému de compassion et il agit. Le sentiment qui pourrait se traduire par « être saisi aux entrailles » revêt un caractère premier passif. En fait, la compassion du samaritain le pousse à faire quelque chose, à être réceptif à la souffrance et à agir, au-delà de la simple pitié. La compassion est l'élément manquant dans la vision du prêtre et du lévite. Celle-ci peut être décrite comme la capacité affective, imaginative et cognitive qui nous permet d'entrer dans l'expérience des autres et de nous identifier avec elle. La compassion renvoie à la forme la plus active et la plus engagée de *l'empathie*. C'est la disposition particulière dirigée vers ceux en grand besoin ou en souffrance.

La réponse extraordinaire du samaritain tient également au fait qu'elle dépasse la réponse qui serait attendue de la part d'un étranger qui appartient au groupe ethnique des pires ennemis des auditeurs de Jésus. Faire du samaritain le héros de l'histoire présente un caractère choquant. On pourrait dire aujourd'hui que c'est l'histoire du « bon terroriste ». Le renversement de perspective est également surprenant. Dans la finale de la parabole, la question « qui est mon prochain ? » change de sens. Ce n'est plus l'objet de l'amour qui est en cause mais le sujet qui montre de l'amour. « Lequel de ses trois, à ton avis, s'est montré le prochain de cet homme ? Celui qui a exercé la miséricorde à son égard ». La question pertinente est désormais : « es-tu un prochain ? ». La parabole n'est pas un exercice didactique mais un conseil pour aider le scribe à saisir cette intuition par lui-même. La question originelle cherchait à construire les frontières de l'amour. La vision compatissante mène quant

---

<sup>2</sup> Voir à ce sujet Alain THOMASSET, sj, *Les vertus sociales. Justice, solidarité, compassion, hospitalité, espérance. Une éthique théologique*, Lessius, 2015.

à elle à une action miséricordieuse. Le mot prochain cesse d'être une catégorie nominale (qui inclut certaines personnes et en exclut d'autres) pour devenir *adverbial*, c'est-à-dire la caractéristique d'une réponse généreuse : agir en prochain.

À la fin du récit, il faut noter que Jésus dit au scribe : « va, et toi aussi fais de même ». Il renvoie l'auditeur à sa propre pratique. L'expression « fais de même », loin d'indiquer une imitation mécanique de l'exemple du samaritain, renvoie à *l'imagination analogique* de chacun pour adapter sa réponse aux différentes situations qu'il rencontrera. C'est une invitation à étendre notre sympathie au-delà des limites habituelles de notre regard. Mais c'est aussi une invitation à découvrir le ressort caché de cette générosité. Car cette attitude d'accueil et de générosité, de passivité active dans la rencontre de la souffrance humaine, peut être rapportée à l'attitude du Père prodigue de la parabole (Lc 15,20), et en définitive de celle du Christ lui-même (Lc 7,13) qui renvoie à son Père compatissant qu'il s'agit d'imiter (Lc 6,36). Une fois encore il s'agit d'entrer dans la logique du *don*, dans la vision que Dieu ne cesse de donner de manière indistincte, sans mérite de notre part. Il ne s'agit plus de donner en échange d'un recevoir, à la mesure d'une vision calculatrice et une logique d'équivalence qui cherche à délimiter les catégories du prochain, mais à entrer dans la perspective du don de soi-même du fait même que nous avons déjà tout reçu du Père compatissant. Non pas « donne afin de recevoir en échange » mais « puisque tu as déjà reçu du Père, donnes à ton tour ». La compassion dit W. Spohn est le « nerf optique de la vision chrétienne »<sup>3</sup>. Et la compassion, « pâtir avec », veut dire aussi bien ressentir la douleur de l'autre qu'être capable de nous réjouir avec lui. À vrai dire c'est une grâce qu'il nous faut demander sans cesse.

Si notre perception devient compatissante, c'est-à-dire si elle s'élargit au-delà des frontières du bien connu, du garanti, de ce qui peut rapporter, si elle devient sensible à la souffrance du monde et aussi à la joie et à la beauté des autres, alors nous serons dérangeants et armés d'une belle audace pour entreprendre des choses inédites.

## II. Entendre les clameurs

Aujourd'hui plusieurs défis se présentent à nous dans notre perception de la réalité. Après la vision, l'audition. Sommes-nous prêts à entendre la voix de ceux qui sont exclus de notre société et à recueillir l'enseignement unique qu'ils ont à nous donner? Sommes-nous réellement sensibles aux beautés de la terre mais aussi aux menaces qui pèsent sur notre maison commune? Dans l'encyclique *Laudato Si'* le pape François nous lance ce défi de nous mettre à l'écoute de cette double clameur : « tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres » (LS 49).

« Les situations [présentes] provoquent les gémissements de sœur terre, qui se joignent au gémissement des abandonnés du monde, dans une clameur exigeant de nous **une autre direction**. Nous n'avons jamais autant maltraité ni fait de mal à notre maison commune qu'en ces deux derniers siècles. Mais nous sommes appelés à être les **instruments de Dieu** le Père pour que notre planète soit ce qu'il a rêvé en la créant, et pour qu'elle réponde à son projet de paix, de beauté et de plénitude. Le problème est que nous n'avons pas encore la **culture nécessaire** pour faire face à cette crise ; et il faut construire **des leaderships** qui tracent des chemins, en cherchant à répondre aux besoins des générations actuelles comme en incluant tout le monde, sans nuire aux générations futures. Il devient indispensable de créer un **système normatif** qui implique des

---

<sup>3</sup> Cf. W. SPOHN, *op. cit.*, p. 138.

limites infranchissables et assure la protection des écosystèmes, avant que les nouvelles formes de pouvoir dérivées du paradigme techno-économique ne finissent par raser non seulement la politique mais aussi la liberté et la justice ». (LS 53) (c'est moi qui souligne)

Serons-nous capables de changer de direction ? Serons-nous, serez-vous ces leaders qui tracent des chemins pour prendre soin d'une terre qui réponde aux besoins de tous sans nuire aux générations à venir ?

Deux difficultés se présentent devant nous. L'une d'elle est de nous dégager d'une vision du monde purement techno-scientifique ou techno-économique, l'autre est de croire que nous avons à apprendre des pauvres, ceux à qui la bonne nouvelle est annoncée en premier.

## II-1. Changer de paradigme...

Pour ce qui concerne le paradigme technocratique, le pape François nous décrit une manière déviée de percevoir la réalité, une mauvaise vision en sorte, qui contredit la réalité jusqu'à lui nuire. Le pape se réjouit et valorise beaucoup les progrès de la technique, en particulier dans la médecine, l'ingénierie et les communications. Il y voit un moyen d'améliorer la qualité de vie de l'être humain. Il se réjouit même de la beauté d'un avion ou de certains gratte-ciels. Il reconnaît qu'une plénitude humaine est à l'œuvre à cet endroit. Mais il fait aussi remarquer que cette technique donne un énorme pouvoir qui n'a pas toujours été accompagné d'un progrès de l'être humain en conscience, en responsabilité, en valeurs. Bien plus il souligne que ce développement de la technologie et sa globalisation, a suscité une vision du monde homogène et unidimensionnelle où le rapport aux choses et à la matière est devenu extérieur à l'homme et où s'est infiltré l'illusion que ses ressources sont sans limite. Cette manière de saisir le monde comme manipulable a fini par s'appliquer à toutes les dimensions de la vie et à la vie en société. La dégradation de l'environnement en est une conséquence, tout comme un fonctionnement économique qui ne prend pour objectif que la maximisation du profit et la domination des critères financiers. « Or le marché ne garantit pas en soi le développement humain intégral ni l'inclusion sociale » (cf. Benoît XVI, *Caritas in veritate* n°35, 109).

« La vie est en train d'être abandonnée aux circonstances conditionnées par la technique, comprise comme le principal moyen d'interpréter l'existence ». (LS 110). Il est possible de compléter, voire de corriger le diagnostic du pape sur le pouvoir de la technique, mais il me semble important de souligner qu'il se place au cœur du problème, dans une manière de voir le monde qui nous empêche de penser de manière adéquate face à une situation nouvelle et inédite. La technique seule ne résoudra pas nos questions, il faut autre chose.

Ce n'est pourtant pas un constat défaitiste, car le pape François garde confiance dans la capacité de l'homme de répondre au défi présent.

« Cependant, il est possible d'élargir de nouveau le regard, et la liberté humaine est capable de limiter la technique, de l'orienter, comme de la mettre au service d'un autre type de progrès, plus sain, plus humain, plus social, plus intégral » (LS 112).

« Ce qui arrive en ce moment nous met devant l'urgence d'avancer dans une révolution culturelle courageuse. » (LS 114).

Cette révolution culturelle suppose de situer la personne humaine à la juste place dans la création, sans anthropocentrisme despotique (LS 68) ni à un bio-centrisme qui mènerait à un autre déséquilibre (LS 118). Une invitation à une « réciprocité responsable entre l'être humain et la nature », dans la reconnaissance de la « valeur propre » de chaque être vivant (LS 69).

Une révolution qui invite à affronter les racines du mal dans le cœur de l'homme : les tendances égoïstes, les comportements individualistes ou consuméristes qui « distraient » les personnes, les « assoupissent » et les « aveuglent » face aux problèmes du moment (LS 56-59).

Le pape nous dit en même temps de manière forte que tout est lié. L'écoute de la clameur de la terre est liée à celle de la clameur des pauvres. La question écologique n'est jamais séparée de celle de la justice à l'égard des pauvres et du changement de nos modes de vie. Le changement de regard qui nous est demandé est bien représenté par l'expression « notre maison commune » qui indique un lieu qu'il s'agit non pas de dominer ou d'exploiter mais d'habiter. Habiter le monde, et en oubliant personne. C'est le sens de l'expression « écologie intégrale »

À propos du lien entre écologie et justice sociale, le pape y insiste avec des formules frappantes dont il a le secret : « *une vraie approche écologique se transforme toujours en une approche sociale [...] pour écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres* » (LS 49). Car les pauvres sont bien souvent les premières victimes des changements climatiques et de l'appauvrissement des écosystèmes. Ils sont ceux qui ne peuvent pas attendre (LS 162). En même temps, « la culture du déchet affecte aussi bien les personnes exclues que les choses, vite transformées en ordures » (LS 22) et la manière de traiter les autres créatures est parfois symptomatique de notre rapport aux êtres humains (LS 92). Aussi bien : « *Il n'y a pas deux crises séparées, l'une environnementale et l'autre sociale, mais une seule et complexe crise socio-environnementale. Les possibilités de solution requièrent une approche intégrale pour combattre la pauvreté, pour rendre la dignité aux exclus et simultanément pour préserver la nature* » (LS 139). La Bible ne nous enseigne-t-elle pas que « quand la justice n'habite plus la terre (...) toute la vie est en danger » (LS 70) ?

## II-2. ...à l'école des pauvres

À l'écoute de cette parole du pape, il me semble que nous sommes invités à un autre déplacement : nous mettre à l'école des pauvres. Le pape indique d'ailleurs qu'ils peuvent nous servir d'exemple dans des formes locales de coopération qui respectent à la fois la nature et les personnes.

Déjà dans *Evangelii Gaudium*, le pape indiquait la voie :

« Les pauvres ont beaucoup à **nous enseigner**. En plus de participer au *sensus fidei*, par leurs propres souffrances ils connaissent le Christ souffrant. Il est nécessaire que tous nous nous laissions évangéliser par eux. La nouvelle évangélisation est une invitation à reconnaître la **force salvifique de leurs existences**, et à les mettre au centre du cheminement de l'Église. Nous sommes appelés à découvrir le Christ en eux, à prêter notre voix à leurs causes, mais aussi à être leurs amis, à **les écouter**, à les comprendre et à accueillir **la mystérieuse sagesse** que Dieu veut nous communiquer à travers eux. » (EG 198) (c'est moi qui souligne)

Les pauvres ont beaucoup à nous apprendre car ils possèdent une expérience unique que nous n'aurons jamais. Si nous pouvons éprouver la pauvreté dans notre vie, au sens d'une pauvreté psychique, spirituelle, affective, relationnelle, nous ne la vivons pas le plus souvent comme ce qui exclut du monde ordinaire, ou ce qui nous mettrait à l'écart de manière durable. Les pauvres sont ceux qui connaissent un cumul de précarités qui les fait tomber dans la misère. Et le fait de vivre sur les bordures du monde, leur donne aussi une vision unique sur ce qui est détraqué ou ce qui est essentiel dans la vie sociale. Ils sont aussi porteurs d'un témoignage étonnant de résistance et d'espérance, de traversée des épreuves, de résurrection après une mort sociale et mentale.

Il nous est difficile de croire que les pauvres sont ceux à qui la bonne nouvelle est annoncée en premier. Mais je peux vous assurer que fréquenter des personnes qui ont connu la rue et la galère depuis plus de 20 ans a changé ma manière de lire l'évangile. A l'occasion d'une retraite avec la communauté de Magdala qui réside dans cette ville de Lille, nous mimions ensemble (parce que la parole de Dieu passe aussi par les gestes du corps) l'épisode des pèlerins d'Emmaüs, cette scène où deux disciples après la mort de Jésus s'en vont de Jérusalem et marchent vers le village d'Emmaüs. Ils sont désespérés, découragés « et nous qui croyions qu'il allait délivrer Israël », leurs espoirs qui étaient si grands sont déçus. C'est à ce moment que Jésus ressuscité décide de les accompagner sur le chemin et leur parler de que l'Écriture dit à son sujet, qu'il devait souffrir et le troisième jour ressusciter. Mais eux ne le reconnaissaient pas. Je demande alors aux participants qui étaient avec moi : pourquoi Jésus vient-il rejoindre ces deux hommes ? Plusieurs me répondent parce qu'ils étaient désespérés (et c'était leur propre expérience qu'ils revivaient). Et puis une autre me dit : Jésus rejoint ces hommes parce que de tous les disciples ils étaient le plus en danger ! Je leur demande pourquoi : elle me répond, parce qu'ils sont en train de quitter la communauté et s'en retourner vers leur solitude. Eux qui savaient le prix des liens d'amitié et de confiance qui les avaient aidés à sortir de la galère et de la solitude, ils mesuraient d'une façon qui m'était inaccessible sans eux le danger qui guettait ces hommes de quitter le groupe. Du coup ils goûtaient la miséricorde de Jésus qui venait les rejoindre à l'endroit du plus grand danger. Et dans beaucoup d'occasion, la même chose revenait : ce sont les plus enfoncés que Jésus vient chercher en premier, non seulement parce qu'ils sont les plus démunis mais aussi parce qu'eux sont à même de saisir les premiers de quoi Jésus vient les sauver.

Les pauvres n'ont pas comme nous des prothèses du bonheur qui nous font croire ou nous donnent l'illusion que nous sommes heureux même si ce n'est pas vrai. Eux n'ont pas ces artifices, la vie les prend à nu et du coup révèle l'humanité dans sa racine, sa nudité, avec sa force et ses fragilités. Pour connaître l'homme et nous humaniser nous-mêmes, rien de tel que la fréquentation de ces hommes et ces femmes qui nous apprennent que si la misère défigure et déshumanise, tout est également possible avec la force de relations sans calcul ; que la vie est plus forte que tout ; que la joie peut traverser les existences les plus meurtries parfois bien mieux que celle des nantis. Ils ne sont ni meilleurs, ni pires que les autres hommes, mais leur histoire leur a donné d'expérimenter les ressorts profonds de la vie humaine. À leur école, nous pouvons acquérir un autre regard, apprendre d'eux ce qu'est la miséricorde d'un Dieu qui se donne en abondance. La solidarité avec les plus démunis, dans la cité, dans l'entreprise, dans la famille, dans les associations, nous donne peu à peu accès à ce mode de vie qui est celui qui Royaume désiré par le Christ. La misère révèle le Royaume par l'expérience du salut



que les pauvres sont souvent les premiers à ressentir, elle le fait aussi en révélant l'anti-Royaume, ce qui détruit l'homme et la planète et dont ils sont les premières victimes.

Nous sommes donc invités à nous laisser bousculer, déranger par l'invitation du pape François de changer de paradigme pour voir la société autrement, à découvrir l'aveuglement et la surdité qui proviennent de notre habitude de penser selon le seul registre de la technologie et de l'économie financière. Nous sommes invités à nous laisser déplacer pour nous mettre à l'école des pauvres dont le cri est associé à celui de la terre, car par leur intermédiaire nous pourrions découvrir et les causes du désastre et le germe des solutions à venir.

Immense défi qui est le nôtre. Il ne s'agit de rien de moins que devenir vraiment disciples de celui qui a tellement dérangé le monde qu'il en est mort sur la croix. La mort d'un abandonné, d'un rejeté pourtant innocent pour que nous soient révélées nos complicités avec les sources du mal ; une mort aussi pour nous libérer de la fascination du mal et nous ouvrir le chemin du vrai bonheur.

Si la compassion est le nerf optique de la foi chrétienne, l'audace fait partie de son registre. Car la compassion n'est pas qu'un regard, elle est agissante, elle cherche les solutions adaptées pour trouver remède aux souffrances avec lesquelles elle communit, pour partager les joies qu'elle découvre. Si nous sommes capables de changer notre regard, d'être corrigés dans notre myopie vis-à-vis des pauvres et des maladies de la planète, alors nous pourrions oser entreprendre avec la force de l'évangile, entreprendre en chrétiens.